

Extrait du El Correo

<https://www.elcorreo.eu.org/Merci-patron-de-Francois-RuffinUn-film-d-action-directe-par-Frederic-Lordon>  
n

# « Merci patron ! », de François RuffinUn film d'action directe, par Frédéric Lordon

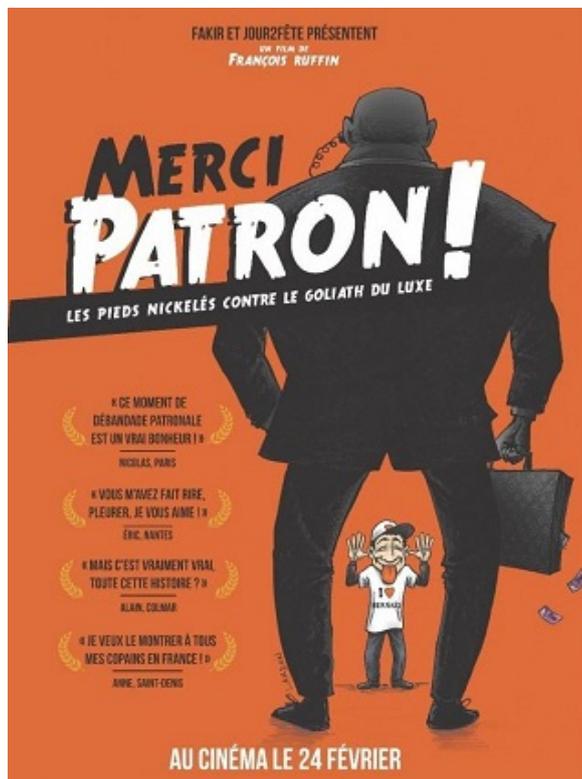
- Empire et Résistance - Bataille pour l'information -

Date de mise en ligne : jeudi 28 janvier 2016

---

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

---



« Merci patron ! », de François Ruffin

« Merci patron ! », de François Ruffin

Comme on ne risque pas d'avoir les studios Universal sur le dos et qu'en réalité il ne s'agit pas tout à fait d'un film à suspense, on peut révéler l'intrigue de Merci patron !, de François Ruffin (1). C'est l'histoire de Serge et Jocelyne Klur, employés d'Ecce, filiale du groupe LVMH, plus exactement employés de son usine de Poix-du-Nord, jadis chargée de la confection des costumes Kenzo. « Jadis », car, mondialisation oblige, le groupe a cru bon d'en délocaliser toute la production en Pologne. Moyennant quoi les Klur ont été invités à se rendre employables ailleurs. Cependant, ils explorent méthodiquement la différence entre employables et employés. Depuis quatre ans. Evidemment, la fin de droits a été passée depuis belle lurette, on tourne à 400 euros par mois, la maison est fraîche à€" forcément, il n'y a plus de chauffage, et il a fallu se replier dans la seule pièce habitable. Au rayon des vertus tonifiantes, on compte aussi l'élimination de tout excès alimentaire et l'adoption de saines résolutions diététiques ; on peut même aller jusqu'à parler de rationnement à€" Noël avec une tartine de fromage blanc, les amis de la frugalité apprécieront.

On en est là, c'est-à-dire déjà sur un grand pied, quand survient un avis de saisie de la maison, ni plus ni moins, à la suite d'une ardoise d'assurance de 25 000 euros. Pour les Klur, qui considèrent qu'on est « un gros », voire « un capitaliste », à partir de 3 000 euros par mois, c'est là tomber d'un coup dans des ordres de grandeur qui font sortir de la Voie lactée. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs de tirer des conséquences pratiques. En l'occurrence sous la forme du projet, si c'est ça, de foutre le feu à la maison à€" la seule chose que les Klur aient vraiment eue à eux et dont ils ont tiré à peu près tout ce que l'existence leur a réservé de joies.

On ne fait pas plus local que le cas Klur. Et on ne fait pas plus global non plus. Car les Klur offrent en concentré un résumé presque complet du système. Pourtant, contrairement à bon nombre de ceux qui ont traité avant lui de la condition salariale à l'époque néolibérale, le film de François Ruffin n'a aucune visée analytique ou pédagogique. C'est un film d'un autre genre, difficilement identifiable, d'ailleurs, au regard des catégories cinématographiques habituelles. Le plus juste serait sans doute d'en dire qu'il est un film d'action directe. Car Ruffin, qui a Bernard Arnault dans le collimateur depuis un moment, veut littéralement faire quelque chose de la situation des salariés d'Ecce. En 2008, déjà, il avait fait débouler impromptu les licenciées à l'assemblée générale des actionnaires de LVMH (2). Cette fois, ce sera l'attaque frontale : Klur-Ruffin contre Arnault. L'époque néolibérale enseignant que si l'on ne

demande pas avec ce qu'il faut de force, on n'obtient rien, Klur-Ruffin va demander. Avec ce qu'il faut de force. En l'occurrence : 45 000 euros de dédommagement pour réduction à la misère, plus un contrat à durée indéterminée (CDI) quelque part dans le groupe pour Serge ! Et sinon, campagne de presse. Pas Le Monde, pas France Inter, pas Mediapart : Fakir, journal fondé par Ruffin et basé à Amiens. Tremblez, puissants !

C'est à ce moment que le film passe d'un coup dans la quatrième dimension, et nous avec. Car dans le cortex frontal de l'éléphant, l'attaque du moustique a semé un sacré foiridon. Et le puissant se met à trembler pour de bon. On ne peut pas raconter ici la série des hilarantes péripéties qui y conduisent, mais le parti pris de spoiler commande au moins de donner tout de suite la fin de l'histoire : Bernard Arnault s'affale ! On se pince. C'est simple, on ne peut pas y croire. On se dit que le projecteur est couplé à un diffuseur de champignons, qu'on est victime. Or tout est vrai. Comme la physique contemporaine a établi l'existence de l'antimatière, la physique sociale de Merci patron ! nous découvre l'univers parallèle de l'antilutte des classes : tout s'y passe comme dans l'autre, mais à l'envers. C'est l'opprimé qui fait mordre la poussière à l'homme aux écus. On se doute que cette irruption de l'univers inversé dans l'univers standard est un événement rare. Mais on l'a vue, de nos yeux vue ! Alors il faut bien y croire. Avec cet effet particulier que la reddition de l'entendement donne aussitôt l'irrésistible envie de renouveler les résurgences du bon univers dans le mauvais, et pourquoi pas de l'y transfuser totalement.

Passé l'incrédulité, le premier effet de ce film à nul autre pareil, c'est donc de donner le goût des ambitions révisées à la hausse. En commençant par prendre l'exacte mesure de ce qu'il annonce. D'abord, le cauchemar de la droite socialiste : lutte des classes pas morte ! Ça n'était pourtant pas faute d'avoir rédigé toutes les variantes possibles et imaginables de son acte de décès. C'est que, de la lutte des classes, on peut dire ce qu'on veut : que son paysage s'est complexifié ; que le feuilletage de la couche intermédiaire des « cadres » a créé une vaste catégorie d'êtres bifaces, partie du côté du capital (par identification imaginaire), partie du côté du salariat (par statut) ; que cette nouvelle sociologie a fait perdre à la polarisation de classes sa netteté originelle, etc. De la lutte des classes, donc, on peut dire tout cela. Mais certainement pas qu'elle a disparu. Pour en réapercevoir le noyau, il faut cependant monter des opérations de court-circuit, qui font revenir à l'os : typiquement, les ouvrières d'Ecce faisant effraction parmi les actionnaires de LVMH en train de discuter des dividendes, soit le face-à-face pur du capital exploiteur et du travail exploité. Ou alors les Klur : la misère directement rapportable à la valorisation du capital.

Evidemment, ce sont là des spectacles que la droite socialiste voudrait beaucoup s'épargner, et qu'elle s'emploie d'ailleurs à conjurer autant qu'elle peut par toutes les armes de la dénégation. A l'image de la fondation Terra Nova qui, en 2011, s'était mise en devoir d'expliquer que les classes populaires (« populaires » pour ne même plus avoir à dire « ouvrières ») étaient, sinon sociologiquement inexistantes, en tout cas politiquement inintéressantes : ça n'était plus pour elles que la droite socialiste devait penser sa politique. Comme on sait, le problème avec les morts mal tués et mal enterrés, c'est qu'ils reviennent. Ici, les morts font tout de même 25 % de la population active, auxquels ajouter 25 autres pour cent d'employés à € une sacrée armée de zombies. Et la promesse de nuits agitées pour tous ceux qui auront pris leurs entreprises de déréalisation pour le réel même. Il faut croire que les spectres gardent le pouvoir d'en terroriser encore quelques-uns, si l'on en juge par l'empressement de Bernard Arnault à dépêcher les sbires de sa sécurité pour négocier contre euros le silence des Klur. Le secrétaire général du groupe, un hiérarque du Parti socialiste, convaincu que le progressisme consiste essentiellement en la progression des dividendes, est à lui seul un résumé sur pattes de toute l'histoire de son parti, doublé d'un fameux cornichon, dont toutes les savantes manoeuvres vont conduire Bernard Arnault à la double déconfiture : payer et la publicité !

Ainsi, il arrive aux classes « populaires » de revenir du néant où on a voulu les enfouir, et d'en revenir avec quelque fracas. C'est là sans doute la seconde bonne nouvelle de l'évangile selon saint Klur : il se pourrait que cet ordre social soit beaucoup plus fragile qu'on ne le croit. On commence en tout cas à se poser de sérieuses questions lors de cette scène sublunaire qui voit un ex-commissaire des renseignements généraux, devenu barbouze privé pour l'empire du sac à main, négocier avec les Klur devant une caméra cachée (lui cherche un magnétophone sous une chaise...) et devenir quasi hystérique à l'évocation de Fakir. Que la campagne de presse passe par Le Monde, Mediapart ou par François Hollande, il n'en a cure. Mais Fakir ! Et c'est Molière chez les Picards, avec, à la place de

Diafoirus qui trépigne « Le poumon ! », l'ex-commissaire Machin devenu maboule : « Fakir ! Fakir ! » â€” on le menacerait de tout envoyer à CNN ou au pape, il continuerait de glapir comme un possédé : « Fakir ! »

Rendu à ce point du visionnage, et totalement éberlué, on tente soi-même de reprendre pied pour former à nouveau quelques idées générales. D'ailleurs, avec l'aide du commissaire lui-même ! Qui, du fond de son sens commun de flic, est détenteur d'une philosophie politique à l'état pratique : pourquoi Fakir, qui est tout petit ? Parce que, explique le commissaire, « c'est les minorités agissantes qui font tout ». Si des Klur coachés par le camarade Ruffin ont le pouvoir de mettre Bernard Arnault à quatre pattes, c'est bien qu'en face, on a peur. Confusément conscience que tant de vilénies accumulées ne pourront pas rester éternellement impunies, et peur. Mais alors quid de dix, de cent Klur-Ruffin, d'une armée de Klur-Ruffin ? Et puis décidés à obtenir autre chose que la simple indemnisation de la misère ? Et si l'espoir changeait de camp, si le combat changeait d'âme ?

Le propre des films d'action directe, c'est qu'ils propagent leurs effets bien après leur dernière image. De celui-ci, on sort chargé comme une centrale électrique et avec l'envie de tout renverser â€” puisque, pour la première fois, c'est une envie qui nous apparaît réaliste. Ecrasés que nous étions par la félonie de la droite socialiste, par l'état d'urgence et la nullité des boutiques de la gauche, Merci patron ! nous sort de l'impuissance et nous rebranche directement sur la force. Ça n'est pas un film, c'est un clairon, une possible levée en masse, un phénomène à l'état latent. De cet événement politique potentiel, il faut faire un événement réel.

**Frédéric Lordon**

[LePCF.fr](http://LePCF.fr). Paris, Mardi 26 janvier 2016

\* **Frédéric Lordon** es un economista francés que trabaja con la filosofía, según su propia definición, director de investigación en el CNRS en París. Es el autor de « *Jusqu'à quand ? Pour en finir avec les crises financières* », *Raisons d'agir*, octobre de 2008 ; « *Conflits et pouvoirs dans les institutions du capitalisme* », Presses de Sciences Po, 2008 ; « *Et la vertu sauvera le monde* », *Raisons d'agir*, 2003 ; « *La politique du capital* », Odile Jacob, 2002. « *Imperium* » **Structures et affects des corps politiques**. La Fabrique, septembre 2015.